

Coexistence et réseaux de relations à Majorque vers 1400 à travers le témoignage des marchands florentins

Ingrid Houssaye Michienzi

▶ **To cite this version:**

Ingrid Houssaye Michienzi. Coexistence et réseaux de relations à Majorque vers 1400 à travers le témoignage des marchands florentins. M.-L. Pelus-Kaplan; A.-M. Bernon-Gerth; L. Crips; N. Gabriel. Être citoyen du monde n°2. Entre destruction et reconstruction du monde : les enfants de Babel (XIVe-XXIe siècles), Universite Paris Diderot, pp.27-45, 2015. hal-03485318

HAL Id: hal-03485318
https://hal.science/hal-03485318

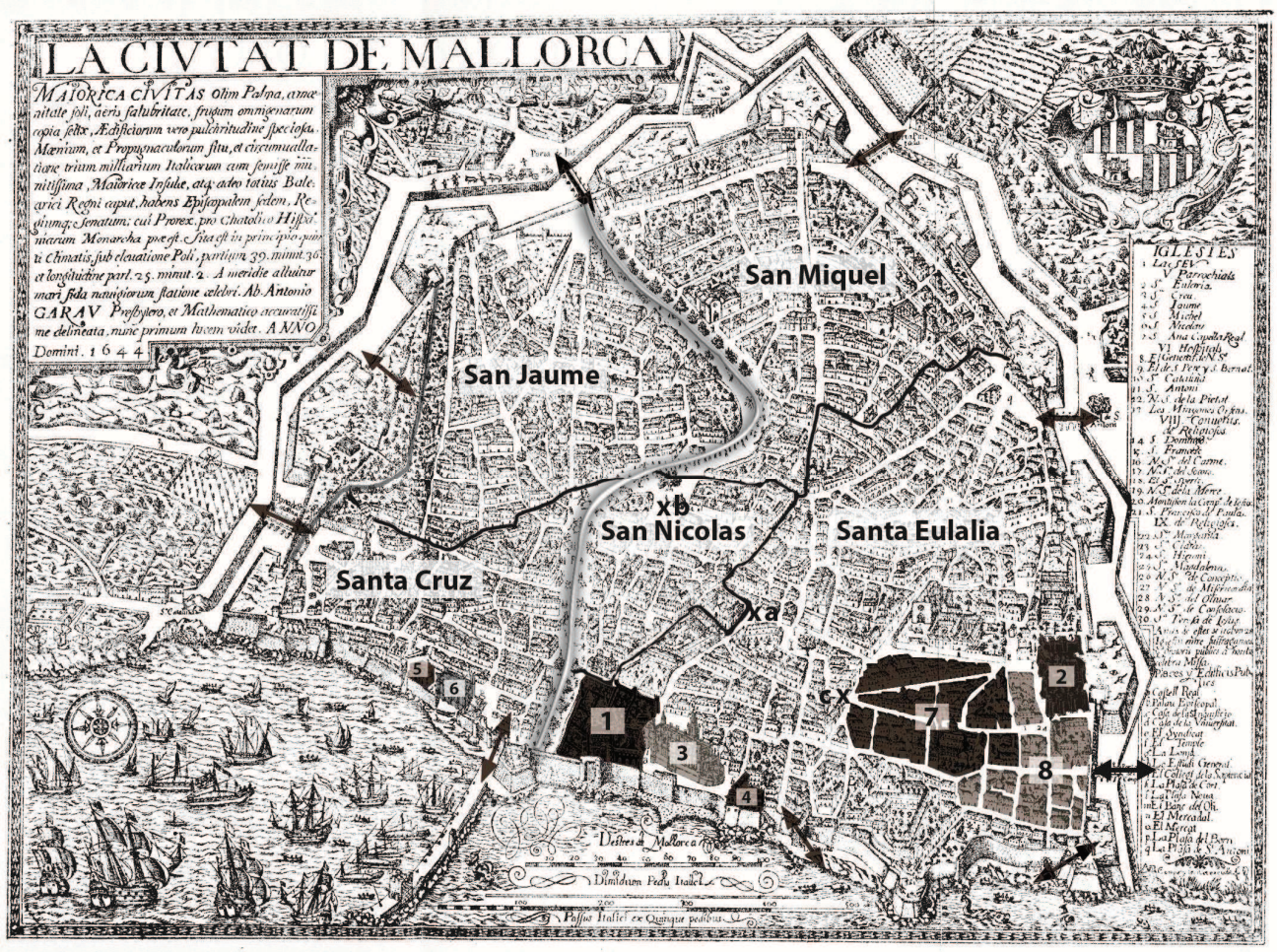
Submitted on 1 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INGRID HOUSSAYE MICHIENZI[1]

COEXISTENCE ET RESEAUX DE RELATIONS A MAJORQUE VERS 1400
A TRAVERS LE TEMOIGNAGE DES MARCHANDS FLORENTINS



[1] Université Paris Diderot, laboratoire ICT, EA 337, ANR ENPrESA.

Majorque fut la dernière grande île de la Méditerranée à être reconquise par les chrétiens, autour des années 1230[2]. L'île passa alors des mains de l'émir à celles du souverain aragonais Jacques Ier. Elle connut ensuite une période d'indépendance lors de l'existence du Royaume de Majorque, composé des Baléares, des comtés de Roussillon et de Cerdagne, et de la seigneurie de Montpellier, entre 1276 et 1349. De nouveau entre les mains aragonaises, Majorque, à travers son espace et sa population bigarrée, était marquée par ces bouleversements politiques et par sa position économique. Le succès économique de Majorque n'était pas lié à ses productions, même si s'y développait une production textile qui entretenait la vie commerciale. Les draps étaient la monnaie d'échange qui conditionnait la survie de l'île, notamment à travers l'achat de blé. Néanmoins, le succès de Majorque était davantage le fruit de sa position géographique. Quasiment à égale distance de Barcelone et d'Alger, de Pise et de Tunis, de Marseille et de Cagliari, l'île présentait une situation idéale entre les deux rives de la Méditerranée et constituait un point de passage sur la route menant à l'Atlantique.

De fait, Majorque présentait deux caractéristiques majeures vers 1400. Il s'agissait tout d'abord d'une plateforme et d'un entrepôt commercial de premier ordre en Méditerranée occidentale. Majorque était une escale des circuits de navigation en Méditerranée et notamment des convois de galées vénitiennes se rendant en Flandre ou en revenant. L'île était également le point convergent d'un intense trafic mené à échelle plus locale entre l'île baléare, les côtes africaines et les côtes ibériques. Majorque était donc un hub en Méditerranée, où se croisaient différents réseaux commerciaux qui opéraient à échelles distinctes dans un même espace régional. L'île était également la voie d'accès privilégiée au commerce avec l'Afrique septentrionale et subsaharienne. Elle avait bénéficié dès sa reconquête de restrictions pontificales amoindries pour commercer avec les sultanats musulmans. Et même si la politique de prohibitions de la papauté avait été pratiquement abandonnée à partir de 1344, Majorque jouissait toujours d'une position privilégiée, face aux terres d'islam. Parmi les marines européennes importantes, qu'elles fussent catalanes, aragonaises ou bien italiennes, seule la marine majorquine desservait la totalité des côtes maghrébines. Le commerce avec la « Barbarie » était capital pour l'île. En 1395, Nofri di Bonaccorso, un marchand toscan, correspondant de la compagnie Datini à Majorque, écrit que l'île serait perdue si le commerce avec le Maghreb venait à décliner[3].

Ces deux éléments furent les clefs de son succès économique qui se traduisit notamment par un afflux de populations attirées par les atouts de

[2] 1229-1231.

[3] Archivio di Stato di Prato (désormais ASPo), fonds Datini (désormais D) 886, 114662, lettre Majorque-Barcelone, Nofri di Bonaccorso à comp. Datini et Luca del Sera, 21/05/1395: *« E p(er) Alchudia non chal far co(n)to e p(er) q(ue)st'altra Barberia non ci è oggi fusta nessuna né ci è roba da potere barattare : ma non de' potere stare chosì, che q(ue)sta ter(r)a sarebe p(er)duta sì ci si fa pocho ».*

l'île et s'établissant à Ciutat de Majorque, l'actuelle Palma. Artisans, cartographes, gens de mer, marchands majorquins, catalans, négociants provençaux et italiens, musulmans, juifs, nouveaux chrétiens… Ciutat de Majorque présentait un visage composite. Ce sont les échanges économiques qui modelèrent cet espace : un espace ouvert sur l'extérieur et sur les nouveaux horizons, où la population, loin de se figer aux normes établies, se mélangeait bien plus que ne le laissent supposer les écrits officiels, malgré les multiples tensions entre communautés qui entraînèrent notamment les pogroms de 1391.

La structure urbaine de Ciutat et la configuration de sa population vers 1400[4]

Différentes enceintes structuraient l'espace de la ville qui changea de nom à plusieurs reprises. De Palma à l'époque romaine, la ville prit le nom de Madina Mayurqa lors de la domination islamique, puis de Ciutat à partir de la reconquête de l'île au XIII^e^ siècle, pour finir par reprendre son nom d'origine en 1715. Il existait une première enceinte à l'époque romaine, délimitant une sorte de place forte, à l'endroit où s'érige actuellement le palais de l'Almudaina. Cette citadelle construite lors de la domination musulmane de l'île, qui commença à partir de 903, avait pour but de servir de résidence au gouverneur, et d'assurer la défense de la ville et de son port, situé à l'embouchure du torrent la Riera.

L'augmentation de la population entraîna d'importantes modifications de l'espace, marquées par la construction d'une nouvelle enceinte à l'est de la première, puis d'une troisième au XI^e^ siècle. La dernière phase se produisit après l'expédition pisane de 1115 et vit la construction de la dernière enceinte d'époque musulmane. Dès lors, jusqu'à la réalisation de la cinquième et dernière enceinte fortifiée dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, l'enveloppe de la ville resta inchangée. Ciutat, vers 1400, s'étalait à l'intérieur de la quatrième muraille dont le tracé servit de base à l'édification de l'enceinte du XVI^e^ siècle. Ainsi, le plus ancien plan conservé de Ciutat, celui d'Antoni Garau datant de 1644, peut permettre la compréhension de la structure de la ville. La carte accompagnant l'article est ainsi travaillée à partir de celle de Garau[5] ; la légende sera explicitée au fur et à mesure de la lecture de l'article.

L'enceinte était alors percée par neuf ouvertures principales, indiquées sur la carte par des flèches, dont huit dataient de l'époque islamique[6]. La ville dont elle délimitait l'espace était scindée en deux par

---

[4] Voir notamment les travaux récents au sujet de l'urbanisme de Ciutat : M. BARCELO CRESPI, G. ROSSELLO BORDOY, *La ciudad de Mallorca. La vida cotidiana en una ciudad mediterránea medieval*, Palma de Majorque, Lleonard Muntaner, 2006.

[5] Je tiens à remercier chaleureusement Marie POIRAULT-MOMBELLET pour l'aide précieuse qu'elle m'a accordée afin d'élaborer cette carte, et le temps qu'elle m'a généreusement consacré.

[6] D'Est en Ouest : 1. la *puerta del Temple*, *del Campo* ou *de Santa Fe*, près de la forteresse des Templiers ; 2. la *puerta de San Antonio* ; 3. la *puerta Pintada* (également nommée *Esvaïdor*, *Raconada*, *de la Conquesta*, *Santa Margalida*) ; 4. la *puerta Plegadissa*, près du torrent de la Riera, remplacée plus

un torrent, la Riera, qui causa de nombreux dommages, notamment lors de l'inondation de la nuit du 14 au 15 octobre 1403. Elle était également divisée en cinq paroisses : Santa Eulalia, Santa Cruz, San Jaume, San Miquel et San Nicolás, créée en 1302[7]. San Miquel et San Jaume étaient des paroisses à la superficie assez étendue, mais peu peuplées et beaucoup moins concernées par les activités économiques et l'artisanat. On y trouvait des hôpitaux, des couvents, des jardins, et le *bordell* dans la paroisse de San Miquel. Je concentrerai mon propos sur les trois autres paroisses, les plus proches de la mer, dédiées aux activités commerciales.

Santa Eulalia était la plus grande puisqu'elle comprenait la moitié de l'espace intramuros. Trois ensembles majeurs la caractérisaient. Le premier, le quartier de l'Almudaina (1), possédait encore ses murs et ses portes de la fin de l'époque romaine et un château s'élevait à une de ses extrémités, à l'emplacement de la citadelle d'époque musulmane. Le deuxième était constitué par la citadelle du Temple (2) occupée par les Templiers, puis par les Hospitaliers. Et le troisième est le quartier juif sur lequel je reviendrai plus avant. On y trouvait également la cathédrale (3), le palais épiscopal (4), de nombreuses églises et couvents, et le centre administratif situé plaza de Cort (a) avec *la casa de la juraría*, siège du gouvernement à la fois municipal et général de Majorque[8], ainsi que d'autres édifices publics.

La paroisse de San Nicolás était la plus petite, enclavée entre Santa Eulalia et la Riera. Par sa situation centrale, elle formait un espace où se déroulaient de nombreuses activités économiques. C'est au mercat (b) que s'effectuaient les ventes chaque samedi selon un privilège octroyé par Jacques II en 1302. Dans ces deux paroisses se regroupaient beaucoup d'artisans et de commerçants. C'était l'industrie textile qui fournissait le plus de travail à la population.

À l'Ouest de l'Almudaina, de l'autre côté de la Riera, Santa Cruz était la paroisse des marins, des pêcheurs, des arsenaux et des entrepôts. A l'intérieur des murailles, près des quais se trouvaient le consulat de la mer (5), le collège des marchands[9], puis la loge construite à partir des années 1420 (6). Auparavant, au début du XIV[e] siècle, le *fondech de sarraïns*[10] avait accueilli les ambassades nord-africaines. C'était la

---

tard par la *puerta de Jesús* ; 5. la *puerta del Sitjar*, du nom de la colline se dressant à la fin de la rue portant le même nom ; 6. la *puerta de Portopí* ou *de Santa Catalina* ; 7. la *puerta del Mar* ou *del Muelle* ; 8. la *puerta de la Portella* ; 9. la *puetra de Calatrava*, d'époque chrétienne. On comptait également des ouvertures secondaires nommées *portalet*, *portella* ou *portal*.

[7] M. BARCELO CRESPI, « La ciudad de Mallorca en el ultimo cuarto del siglo XV. Parroquias y red viaria », *En la España medieval*, 7 (1985), p. 1321-1332.

[8] A. PLANAS ROSSELLO, *Los jurados de la Ciudad y Reino de Mallorca (1249-1718)*, Palma de Majorque, Lleonard Muntaner, 2005 ; L. TUDELA VILLALONGA, El modela de identidad del Reino de Mallorca en la Baja Edad Media », *Anales de la universidad de Alicante*, *Historia medieval*, 16 (2009-2010), p. 223-243.

[9] *El collegi de la mercaderia* (ou *corporació gremial dels mercaders mallorquins*) joint à l'église Sant Joan de Mar, documenté à partir du début du XV[e] siècle.

[10] J. SASTRE MOLL, « L'obra del *Fondech dels sarraïns* i l'activitat politico-comercial del Regne de Mallorca amb els regnes islàmics », *El Regne de Mallorca : cruïlla de gents i de cultures (segles XIII-XV)*, Palma de Majorque, Institut d'Estudis Baleàrics, 2008, p. 381-392.

paroisse de prédilection des marchands. Pere Safortesa, un marchand majorquin, avait sa maison située entre *dos carres de la Mar* selon l'inventaire des biens de sa veuve Clara en 1434[11].

À l'extérieur des murs se trouvaient des espaces dédiés aux activités artisanales nécessitant de la place ou bien dont on voulut écarter les nuisances. Ainsi, une ordonnance de 1381 ordonna aux teinturiers de se transférer hors des murailles. Le *camp dels tints* s'établit toujours à proximité de la Riera de l'autre côté de la *puerta del Sitjar*[12].

La Ribera, c'est-à-dire l'espace maritime situé juste à l'extérieur des murailles, était destiné aux activités des pêcheurs et des bateliers[13]. En effet, seuls pouvaient y amarrer les navires des pêcheurs et des *barquers* ou bateliers de mer assurant le déchargement des gros bâtiments ancrés au large. Les quais, d'abord en bois, avaient été ensuite reconstruits en pierre. Le plus grand port de Majorque, celui de Porto Pí[14], était situé à quelques kilomètres des murs de la ville et du quartier de Santa Cruz. Grâce à un document se référant à l'assaut génois de 1412[15] il est possible d'identifier la présence de cinq tours de défense, dont certaines dataient de l'époque islamique[16].

Au sein de cet espace ainsi structuré, la population de Majorque était disparate. En 1349, Ciutat de Majorque, d'après les feux comptabilisés par F. Sevillano Colom, aurait compté entre 15 000 et 18 000 habitants[17]. Ces calculs ont été effectués d'après les registres des morabatins qui recensaient les chefs de famille s'acquittant tous les sept ans du morabati, un impôt créé en 1266 pour garantir la stabilité du système monétaire[18]. La population était majoritairement issue de l'aristocratie laïque et

---

[11] Voir M. BARCELO CRESPI, *El raval de mar de la ciutat de Mallorca (segles XIII-XV)*, Palma de Majorque, Lleonard Muntaner, 2012, p. 118.

[12] On trouvait également le *camp dels tiradors*, près de la *puerta Pintada*, qui était le lieu où l'on tirait les toiles depuis le début du XIV[e] siècle, le *camp dels corders* près de Santa Catalina ou encore *el pes de la llenya*, juste à l'extérieur de la *puerta de Santa Catalina* (seul *pes* à l'extérieur des murailles à l'époque médiévale).

[13] M. BARCELO CRESPI, *El raval de mar…* (*op. cit.*).

[14] F. SEVILLANO COLOM, J. POU MUNTANER, *Historia del puerto de Palma de Mallorca*, Palma de Majorque, Diputacion Provincial de Baleares, 1974.

[15] G. LLOMPART, « El saqueo de Portopí por la 'Montana negra' (1412) y otras historias de corsarios », *Bolletí de la Societat Arqueològica Lulliana*, 41 (1985), p. 171-197.

[16] Trois tours du côté maritime : *torre den Exemeno*, *torre del faro*, *torre ben Bou* ; deux tours du côté terrestre : *torre de Sant Nicolau*, *torre devant la roca plana*. Les plus belles illustrations de ces espaces maritimes figurent sur le rétable de Saint Georges de Pere Niçard, datant de la fin du XV[e] siècle (Retaule de Sant Jordi de Pere Niçard, Museo Diocesà de Mallorca, Palma de Majorque). L'arrière-plan présente la ville de Ciutat et le paysage environnant. On peut notamment y voir le port de Portopí, avec son phare et l'église San Nicolás, ainsi que le port de Ciutat, en plus de détails sur la ville et sa configuration.

[17] Coefficient de 4 habitants par feu : 14 768 habitants, coefficient de 4,5 : 16 614 habitants, coefficient de 5 : 18 460 habitants.

[18] F. SEVILLANO COLOM, « La demografía da Mallorca a través del impuesto del morabatí: siglos XIV, XV y XVI », *Boletin de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 34 (1974), p. 233-273. Voir également: J. SASTRE MOLL, « El impuesto del morabatí en el Reino de Mallorca (1300-1349) », *Acta Historica et Archaeologica Medievalia*, 10 (1989), p. 160-187. Au sujet de la population juive, se référer aux travaux de M. BERNAT I ROCA, « El call de la Ciutat de Mallorca a l'entorn de 1350 : espai urbà i població », *Tamid*, 4 (2002-2003), p. 111-136.

religieuse, d'artisans employés dans le secteur textile[19], de gens de mer et de marchands. Il existait également une forte minorité juive, présente depuis les temps de la domination islamique. Par contre, au sein de la ville, la population musulmane était peu présente. Les musulmans, à la différence des juifs, ne bénéficiaient à Majorque d'aucune organisation communautaire et étaient traités en tant qu'individus marginaux[20]. Quasiment la totalité des musulmans de Majorque avait été réduite en esclavage lors de la conquête ; les musulmans libres étaient en grande partie d'anciens esclaves et s'adonnaient principalement à des activités de nature agricole[21].

D'après les registres des morabatins de 1349, on comptait alors 735 chefs de famille ou unités fiscales juives, ce qui représentait environ 20% de la population[22], soit entre 3 000 et 3 600 habitants. Les recherches actuelles tendent à revoir ce chiffre à la baisse et proposent une population juive comprise entre 1 500 et 2 500 âmes[23], ce qui représenterait néanmoins autour de 12% de la population de la ville[24]. Les juifs de Majorque étaient alors employés dans des activités faisant appel à la capacité intellectuelle ou à l'habileté technique, et non exclusivement dans le secteur économique, étant ainsi argentiers, orfèvres, marchands, médecins, cartographes… Ils ne vivaient pas en marge de la société chrétienne, constituant même une pièce importante dans son mode de fonctionnement[25]. Aux Baléares comme dans le reste de la péninsule

---

[19] Voir notamment M. BERNAT I ROCA, *Els "III Mesters de la Llana": paraires, teixidors de llana i tintorers a Ciutat de Mallorca (S. XIV-XVII)*, Palma de Majorque, Institut d'Estudis Balearics, 1995 ; M. BERNAT I ROCA, J. SERRA I BARCELO, *Los tejidos en las Islas Baleares: siglos XIII-XVIII*, Palma de Majorque, Ambit, 1999.

[20] Voir D. ABULAFIA, *A Mediterranean Emporium. The Catalan kingdom of Majorca*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 ; P. CATEURA BENNASSER, « La contribución confesional: musulmanes y judíos en el reino de Mallorca », dans *Acta Historica et Archealogica Medieavalia*, 20-21 (1999-2000), p. 119-138.

[21] La situation de la communauté musulmane de Valence était bien différente. Ces différences existaient dès le XIII[e] siècle et les reconquêtes de la Couronne catalano-aragonaise. Ces variations étaient liées au poids démographique au moment de la conquête, et à la proximité de Valence avec le sultanat de Grenade qui permettait à la communauté mudéjare d'être moins isolée. Cf. D. NIRENBERG, *Violence et minorités au Moyen Âge*, Paris, 2001.

[22] Coefficient de 4 habitants par feu : 2 940 habitants juifs, coefficient de 4,5 : 3 307 habitants, coefficient de 5 : 3 675 habitants.

[23] Selon Juan Carrasco Pérez, les juifs étaient environ au nombre de 1 500 : « Las juderias de la Europa occidental : fiscalidad y finanzas (siglos XIII-XV)», dans S. CAVACIOCCHI (éd.), *Il ruolo economico delle minoranze in Europa secoli XIII-XVIII*, Atti delle « settimane di studi » de l'Istituto Internazionale di Storia Economica « F.Datini » (Prato, 1999), Florence, Le Monnier, 2000, p. 257-295, cit. p. 267. Álvaro Santamaría Arández fait quant à lui mention de 2 500 âmes: « Sobre la condicíon de los conversos y chuetas de Mallorca », dans *Espacio, Tiempo y Forma,* Serie III, 10 (1997), p. 219-261.

[24] La juiverie de Majorque était une des plus importantes de l'espace méditerranéen. Au XIVe siècle, au temps des Angevins, la communauté juive de Marseille était l'une des trois plus importantes du comté de Provence, estimée entre 1000 et 2000 individus, soit environ 10% de la population totale de la ville. Elle se caractérisait par une frange élargie de notables, composée de plusieurs dizaines de familles, détentrices du pouvoir politique dans le cadre de la communauté, du pouvoir économique grâce au prêt à intérêt, à l'artisanat et au commerce, et d'un savoir, sacré, et profane par le biais de la médecine. Voir J. SIBON, *Les Juifs de Marseille au XIV[e] siècle*, Paris, 2011.

[25] J.V. GARCIA MARSILLA, « Puresa i negoci. El paper dels Jueus en la producció i comercialització de queviures a la Corona d'Aragó », dans *Jueus, conversos i cristians: mons en contacte, Revista d'Historia Medieval*, 4 (1993), p. 161-182, cit. p. 162.

Ibérique, les juifs, placés sous protection royale, pouvaient vivre au sein des communautés locales (les *aljamas*[26]) mais dans des quartiers séparés (le *call*).

Une ordonnance de 1299 transféra la communauté en dehors des murs de l'Almudaina où elle était installée depuis la domination musulmane. Le *call* de l'Almudaina et sa synagogue disparaissent alors. Il existait parallèlement un autre *call*, dit le *call menor* (ou *callet*) avec une synagogue, qui disparut également autour de 1300. La population est alors regroupée au sein du *call mayor* (7), créé par privilège royal en 1285. En juin 1303, on réaffirme la nécessité de regrouper les juifs dans le *call*. Mais un mois plus tard, on élargit la permission faite aux juifs afin que *extra predictum callum possint tenere operatoria et operare in illis sua ministeria, et vendere merces suas de die, ita tamen quod ibi non jaceant nec comedant*[27].

Le *portal mayor del Call* (c) était la voie d'accès à l'espace réservé à la *aljama* qui était délimité au Nord par le couvent Sant Francesch, à l'est par la citadelle du Temple et la *puerta del Camp*, et au sud par le monastère de Santa Clara. Dans les années 1313-1315, les juifs perdirent leurs privilèges puis les récupérèrent contre le paiement d'une somme considérable. La première synagogue fut alors établie en tant qu'église de la Santa Fe, puis celle-ci fut transférée ailleurs et le bâtiment fut dédié à une série d'usages différents aux mains des chrétiens, puis des juifs. Le bâtiment fut définitivement récupéré pour le culte chrétien en 1391 lors de la dévastation du *call*, et on y célébrait des messes dès 1394 sur un autel de la nouvelle chapelle encore en cours de construction. Une deuxième synagogue fonctionna jusqu'en 1391 également, mais connut un renouveau entre 1424 et 1435 en vertu des manœuvres d'Astruch Xibili, un très riche marchand juif de Majorque[28]. Une troisième synagogue fut le fruit de l'initiative d'un particulier, Aaron Mani (mort en 1370). Confisquée en 1391, elle entra à nouveau en fonction en 1395 sous l'impulsion de deux juifs venus du Portugal (Isaac Guidela et Abraham Baguali) qui achetèrent l'édifice[29].

---

[26] Dans les territoires sous domination aragonaise, l'*aljama* garantissait une forme d'autonomie et la possibilité de vivre en conformité avec les commandements du judaïsme au sein de l'environnement chrétien majoritaire. Voir pour la péninsule Ibérique les travaux de Jorge Maíz Chacón, Margalida Bernat I Roca et José María Quadrado sur Majorque, Elka Klein sur Barcelone ; pour la Sardaigne, les travaux de Cecilia Tasca ; pour la Provence, ceux de Juliette Sibon sur Marseille, de Joseph Shatzmiller sur Manosque, Danièle Iancu-Agou sur Aix-en-Provence.

[27] E. de K. AGUILO, « Ordenes de Jaime II que los judíos moren todos dentro del Call (1303) », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 7 (1898), p. 34.

[28] Ce dernier acheta l'édifice le 10 mars 1419. En 1423 il obtint la permission royale d'utiliser l'édifice à l'usage qu'il souhaitait sans autorisation préalable. Le bâtiment prit le nom d'*escola judaica d'en Astruch Xibili* et devint un lieu d'étude et un lieu de culte. Astruch Xibili devint Gil Catllar en 1435 lors de la conversion complète de l'*aljama*. L'école fut démantelée en 1436.

[29] Au sujet du *call* de Majorque et des synagogues, voir les travaux de M. BERNAT I ROCA : *El Call de Ciutat de Mallorca a l'entorn de 1350*, Palma de Majorque, Lleonard Muntaner, 2005 ; « Llocs perduts: cementeris i senagogues de Ciutat de Mallorca (segles XIII - XV) », *Bolletí de la Societat Arqueològica Lulliana*, 63 (2007), p. 7-40.

Le *call* fut dévasté en 1391, à une période où des marchands florentins étaient installés dans l'île. Son extension maximale correspond aux chiffres 7 et 8 sur la carte. Ces événements bouleversèrent l'équilibre et la stabilité qui présidaient depuis plus de 150 ans. Les émeutes de 1391[30] partirent le 6 juin de Séville, sous l'impulsion des prêches enflammés de l'archidiacre Ferrando Martinez d'Ecija, ancien confesseur de la reine-mère[31]. Ce dernier avait commencé à prêcher dès 1378 et sa renommée s'étendit progressivement à l'Espagne entière. Les premiers débordements sanglants eurent lieu à partir de 1391[32]. Les quartiers juifs étaient pillés, incendiés, et leurs habitants sommés d'embrasser la foi chrétienne[33] ou bien massacrés. Ceux qui ne parvenaient pas à se cacher ou à fuir l'Espagne acceptèrent un baptême dont de nombreux rabbins donnèrent eux-mêmes le premier exemple[34]. Ces émeutes gagnèrent la plupart des villes andalouses et castillanes en juin, l'Aragon en juillet, les Baléares et la Catalogne en août. Le mercredi 2 août 1391, des émeutiers, composés de populations extérieures à l'espace intramuros, forcèrent l'entrée du *call* et le saccagèrent. Il y eu 303 morts dont trois chrétiens, environ 800 juifs qui se réfugièrent dans l'Almudaina et de nombreux autres qui furent contraints d'accepter le baptême, malgré les mesures de protection auparavant prises par les autorités locales[35]. Ces soulèvements provoquèrent une forte émigration juive principalement en direction du

---

[30] Nous renvoyons à une dense bibliographie sur le sujet, dont principalement : J. AMADOR DE LOS RIOS, *Historia social, política y religiosa de los judíos de España y Portugal*, Madrid, Fortanet, 1875 ; Y. BAER, *A History of the Jews in Christian Spain*, 2 vol., Philadelphie, Jewish Publication Society of America, 1961; L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme*, *vol. 1 : L'âge de la foi*, Paris, Seuil, 1991 (1981) ; P. WOLFF, « The 1391 Pogrom in Spain. Social Crisis or Not », dans *Past & Present,* 50 (1971), p. 4-18. Plus précisément au sujet des juifs de Majorque : A.L. ISAACS, *The Jews of Majorca*, Londres, Methuen and C°, 1936 ; J.F. LOPEZ BONET, *Guía judía de Mallorca*, Palma de Majorque, Lleonard Muntaner, 2004 ; M.D. LOPEZ PEREZ, « El pogrom de 1391 en Mallorca y su repercusión en los intercambios comerciales con el Magreb », dans *I Colloqui d'Història dels Jueus a la Corona d'Aragó*, Lérida, Institut d'Estudis Ilerdencs, 1991, p. 239-260 ; E. MITRE FERNANDEZ, *Los Judios de Castille en tiempo de Enrique III. El pogrom de 1391*,Valladolid, Universidad de Valladolid, 1994 ; A. PONS, *Los judíos del reino de Mallorca durante los siglos XIII y XIV*, Palma de Majorque, 2 vol., Miquel Font Editor, 1984 ; J. RIERA I SANS, « Los tumultos contra las juderías de la Corona de Aragón en 1391 », *Cuadernos de Historia : Anejos de la Revista Hispania,* 8 (1977), p. 213-225 ; A. SANTAMARIA ARANDEZ, « Sobre el antisemitismo en Mallorca anterior al "pogrom" de 1391 », dans *Mayurqa*, 17 (1977-1978), p. 47-50.

[31] Voir R. AMRAN, *Judíos y conversos en el Reino de Castilla. Propaganda y mensajes políticos, sociales y religiosos (siglos XIV-XVI)*, Valladolid, Junta de Castilla y Leon, 2009.

[32] Pour replacer ces événements dans un contexte plus large de violences envers les juifs et les *conversos*, voir F. SUAREZ BILBAO, « Cristianos contra Judíos y Conversos », dans J.I. DE LA IGLESIA DUARTE (éd.), *Conflictos sociales, políticos e intelectuales en la España de los siglos XIV y XV*, Actas de la XIV semana de estudios mediavales (Nájera, 2003), Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2004, p. 445-481.

[33] Des *conversos* étaient déjà présents avant cette poussée d'antisémitisme. Le cas le plus évocateur est sans aucun doute celui du rabbin de Burgos, Salomon Ha-Levi, qui se convertit -ainsi que toute sa famille- en 1391 et devint Pablo de Santa Maria, futur évêque de Burgos. Voir L. SERRANO, *Los conversos Pablo de Santa María y don Alfonso de Cartagena*, Madrid, Escuela de Estudios Hebraicos, 1942 ; M. KRIEGEL, « Autour de Pablo de Santa Maria et d'Alfonso de Cartagena : alignement culturel et originalité "converso" », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 41/2 (1994), p. 197-205.

[34] L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme*, (*op. cit.)*, p. 149-150.

[35] Au printemps 1391, le gouverneur Francesc Sagarriga prit des mesures pour préserver l'ordre. Il ordonna par exemple aux dirigeants des villes d'Inca et de Sineu d'adopter des précautions de protection des juifs, particulièrement au moment de la célébration des fêtes de Pâques. Le 12 juillet 1391, il proclama au nom du roi la peine de décapitation ou les galères pour les provocateurs d'incidents envers les juifs. Voir ISAACS, *The Jews of Majorca* (*op. cit.*), p. 77-78.

Maghreb central, mais aussi du Portugal[36]. Ces exils représentèrent une perte importante, pouvant paralyser l'économie[37] ; on interdit alors immédiatement leur départ, dès le 7 août. Le 9 août tous les biens communs de l'*aljama* furent confisqués et retournés au fisc royal.

En octobre 1391, de nouvelles mesures furent prises. On interdit à nouveau la fuite hors de l'île sous peine de lourdes sanctions pour tout patron de navire embarquant un juif ou un converti[38]. Le 4 octobre furent promulgués 56 chapitres concernant la réforme de l'administration ; quatre dispositions étaient consacrées aux juifs, dont la diminution des dettes contractées envers les juifs, ainsi que le pardon général sur les offenses, les violences et les crimes commis envers les juifs ainsi que la conversion forcée. L'article 43 ordonnait en effet leur baptême dans un délai de huit jours, sous peine de mort[39]. À partir du 21 octobre 1391, 111 familles juives recensées dans les sources se convertirent sous le patronage de familles nobles de Ciutat et la promesse d'une récompense de 20 000 réaux de Majorque de la part des jurats, promesse qui fut annulée en juillet 1392. Tous ne se convertirent pas. Il restait une communauté juive à Ciutat.

De nombreux convertis, dont nous possédons les noms juifs et chrétiens, retrouvèrent alors leurs logements dans le *call* sous une nouvelle identité. Le 24 octobre un mois est donné aux *conversos* (ou nouveaux chrétiens) possédant des biens dans le *call* de déclarer s'ils souhaitent continuer à y vivre ou bien louer leur bien. Leur non-présentation provoquait la séquestration du bien. La situation des juifs se normalisa. Il y eut des réhabilitations et des récupérations de patrimoine à travers des compensations, mais les privations placèrent la communauté juive et convertie dans d'importantes difficultés pour relancer son

---

[36] Au sujet des fuites de juifs vers l'Afrique du Nord, voir les nombreuses références contenues dans M. BLASCO ORELLANA, J.R. MAGDALENA NOM DE DEU, *Fuentes para la Historia de los Judíos de la Corona de Aragón. Los* Responsa *de Rabí Yishaq Bar ŠeŠet Perfet de Barcelone: 1368-1408*, Barcelone, Universidad de Aragon, 2004. Ces documents sont constitués des réponses que de prestigieux rabbins donnaient à leurs collègues, aux communautés (*aljamas*) et aux particuliers. Ces réponses (*responsa*) contenaient de fines explications ayant pour but de résoudre ou bien d'éclairer des doutes concernant des problèmes légaux, rituels, religieux ou encore moraux. Elles évoquent ainsi les questions posées au rabbi Yishaq abd-al-Haq, en 1393, au sujet d'un juif qui fuit en Afrique, abandonnant à Majorque son épouse et ses enfants, ou encore le cas des dots matrimoniales promises avant 1391 à Majorque, ne pouvant être satisfaites en raison de la fuite en Afrique du Nord et de la confiscation des biens abandonnés. La *responsa* faite à Oran par le rabbin Amram Efratí ben Meru'am, vers 1396-1397, fait quant à elle référence aux conversions forcées de Valence et de Barcelone, et aux convertis qui essayaient de s'échapper et de se réfugier dans d'autres pays pour pratiquer le judaïsme sans être molestés (*ibid.*, p. 37).

[37] Antonio Lorini mentionne une flambée du prix de l'argent (du métal précieux) puisque les juifs s'exilant en Barbarie l'emportaient avec eux. ASPo, D 778, 513808, lettre Majorque-Gênes, comp. Antonio di Filippo Lorini à Francesco Datini et Andrea di Bonanno, 09/08/1393.

[38] J.M. QUADRADO, *La judería de Mallorca en 1391*, Palma de Majorque, Lleonard Muntaner, 2008 (1886), p. 39 : *« Que nengú no gos treura de la illa de Mallorques per aportar en terra de moros enamichs del Senyor Rey algun juheu o juhia, sots pena de penjar e de cremar la fusta ab que'is hic trauria. E mes que nengú gos trer els dits juheus per aportarlos en altra part, si donchs los dits juheus no havian feta segureta primerament aytal con lo governador la ha acorddata ab el consell de dits jurats ».*

[39] *Ibid.*, p. 43 : *« que'ls dits jueus sian trets dels lochs foros hon stan, e aquells forsar de morir o tornar a nostra fe cristiana […] si donchs dis VIII jorns primers vinentes no's serán avenguts ab lo general consel ».*

économie[40]. Les *conversos* participèrent également au paiement de la dette contractée par les juifs.

En février 1392, les chapitres approuvés par les jurats six mois auparavant sous la pression des révoltés furent annulés. Des exécutions eurent lieu avec exposition des cadavres devant l'entrée du *call*. Pour sauvegarder les biens du *call* fut proclamée en janvier 1393 l'interdiction d'y pénétrer sans autorisation sous peine de lourdes sanctions physiques. En mars 1394, Jean Ier ordonna à son gouverneur d'accueillir l'arrivée de 150 juifs portugais et de les traiter comme des chrétiens[41]. En 1404 les *conversos* se réunirent dans une confraternité, qui prit le nom de San Miquel en 1410[42]. Néanmoins, un courant anti-juif s'installa à Majorque. De sévères mesures de ségrégation furent adoptées : obligation de résider dans des quartiers séparés, port d'un signe distinctif, interdiction de toute promiscuité et de relations sociales avec les chrétiens, exclusion de certains métiers et postes administratifs[43]. En 1393 en effet le port de la rouelle fut imposé[44], et en 1394 interdiction fut faite aux juifs de changer de domicile. L'agitation se poursuivit, jusqu'à la conversion définitive des restes de l'ancienne communauté, en 1435[45]. La « tournée » de prédications de Vincent Ferrier[46], soutenue par une législation drastique adoptée en 1412 et par la grande controverse de Tortose sur le Talmud en 1413-1414, entraîna une seconde vague de conversions[47]. La désintégration du judaïsme dans les territoires de la Couronne commença ainsi bien avant l'établissement de l'Inquisition en 1478 et l'expulsion prononcée en 1492 par les Rois catholiques.

---

[40] E. FAJARNES, « Los bienes de los judíos y conversos de Mallorca después del saqueo del call (1391-1393) », *Boletín de la Sociedad Arqueológica Luliana*, 8 (1900), p. 441- 444.

[41] M. BONNET, « Venida de judíos de Portugal a Mallorca », *Almanaque para las Islas Baleares*, 1888.

[42] N. OELTJEN, « A converso confraternity in Majorca : La Novella Confraria de Sant Miquel », dans *Jewish History*, 24/1 (2010), p. 53-85.

[43] Voir G. CORTES, *Historia de los judíos mallorquines y de sus descendientes cristianos*, Palma de Majorque, Miquel Font Editor, 1985; E. PORQUERES I GENE, « Inquisición y conversos en la Mallorca moderna », dans P. DE MONTANER (éd.), *Historia de las Islas Baleares*, vol. 11, Palma de Majorque, Ingrama, 2007, p. 143-184.

[44] A. PONS, *Los judios del reino de Mallorca durante los siglos XIII y XIV* (*op.cit.*), 1984, vol. 1, p. 279, doc. 69, 22 novembre 1393 : *« Die antedicta [sabbati] XXII novembris. Die et anno predictis retulit dictus Guillelmus Moragues preco publicus antedictus se, de mandato honorabilis domini locumtenentis, publicasse preconizationem sequentem. Ara oiats, que mana lo honorable En Berenguer de Montagut, donzell, etc. A tots los jueus, qui son en lo regne de Mallorques e d'aqui avant seran, que degen portar una roda als pits la meytat vermella e l'altra meytat groga, la qual sia stesa de semblant forma, que aci es feyta […] E aço, sots pena de perdre la roba, en que la dita roba no sera, e de star a mercé del dit lochtinent, de la qual roba haurà la meytat lo fisch del senyor rey e l'altra lo denunciador »*

[45] E. PORQUERES I GENE, *Lourde alliance. Mariage et identité chez les descendants de Juifs convertis à Majorque (1435-1750)*, Paris, Editions Kimé, 1995, p. 29.

[46] Dominicain né près de Valence en 1350, il prêcha et évangélisa dans toute l'Europe, de l'Espagne à la Suisse, en passant par l'Écosse, de 1399 à sa mort en 1419 à Vannes, en Bretagne. Il fut canonisé par le pape Calixte III en 1455.

[47] Y. BAER, *Galout. L'imaginaire de l'exil dans le judaïsme*, Paris, Calmann-Lévy, 2000 [Berlin, 1936], p. 120 : « La persécution de 1391 y avait livré la plupart des communautés au glaive ou au baptême, et les années qui suivirent furent marquées par la plus effroyable oppression des consciences. La dispute de Tortose, qui dura presque deux ans (1413-1414), accompagnée des plus extrêmes violences allant de pair avec l'utilisation des pires moyens de coercition morale, conduisit de nouveau l'intelligentsia et les masses aux fonds baptismaux ».

Ce contexte urbain et social postérieur à l'année 1391 est celui dans lequel négocièrent des agents de compagnies d'affaires florentines qui laissèrent un nombre important d'écrits, et sur lesquels je vais maintenant centrer mon propos.

Les négociants florentins attirés par les atouts de l'île et établis à Ciutat

Dans le fonds Datini des archives de Prato, en Toscane, sont conservés les écrits de marchands florentins présents de manière continue dans l'île à partir de 1387. La conquête de Majorque au début du XIII[e] siècle avait marqué un basculement en faveur de la Chrétienté dans la domination de la Méditerranée occidentale. La conquête fut suivie de l'octroi de nombreux privilèges aux marchands de Marseille et de Montpellier[48], mais également aux Italiens qui avaient réalisé l'avantage d'y commercer dès la fin du XII[e] siècle et avaient conclu des alliances avec les émirs de Majorque. La puissance maritime catalano-aragonaise n'était pas encore en mesure de rivaliser avec celle des Génois et des Pisans. De fait, craignant une alliance de ces derniers avec les rebelles musulmans, le souverain aragonais confirma aux Pisans[49] et aux Génois[50] les privilèges obtenus sous le gouvernement musulman[51]. Les Florentins, dépourvus d'infrastructures portuaires et de flotte[52], arrivèrent dans l'île beaucoup plus tardivement. Ce n'est qu'à partir de la fin du XIV[e] siècle que nous trouvons une documentation importante sur leurs activités à Majorque. Les archives Datini attestent la présence de deux compagnies florentines entre 1391 et 1411 : celle d'Antonio di Filippo Lorini et la compagnie Datini.

La compagnie d'Antonio di Filippo Lorini était une filiale de celle de son père, Filippo di Lorino, à Barcelone. Cette antenne fonctionna de 1382 à 1394, mais n'est documentée dans le fonds Datini que pour ses dernières années. Antonio Lorini fut présent lors des persécutions envers les juifs qu'il rapporta dans une lettre datée du 13 août 1391, soit une dizaine de jours après les événements, avec un certain pragmatisme

---

[48] La reconquête des Baléares avait été appuyée par des flottes du sud de la France et de Provence. Voir le récit de la conquête de Majorque dans F. FERNANDEZ ARMESTO, *Before Colombus. Exploration and colonisation from the Mediterranean to the Atlantic, 1229-1492*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1987.

[49] Les Pisans étaient déjà installés dans l'île au temps de la domination musulmane et s'y maintinrent malgré les vicissitudes qui frappèrent le destin de la cité maritime italienne et notamment sa conquête par Florence en 1406.

[50] Des sociétés commerciales génoises étaient présentes dans l'île depuis le temps de l'indépendance du Royaume de Majorque. Ils y disposaient d'une loge dans la paroisse de Sant Nicolás, de leur consul, et même si les ruptures liées au profond antagonisme entre Gênes et la Couronne d'Aragon s'accompagnaient de répercussions économiques, la base baléare resta un point d'appui essentiel pour l'économie génoise.

[51] En 1181, Gênes avait signé un traité avec l'émir de Majorque, renouvelé en 1188 avec les Almoravides ; Pise de même en 1184.

[52] Cette situation perdura jusqu'en 1421.

marchand[53]. Il confirmait par la suite l'exil de nombreux juifs et la difficulté consécutive d'écoulement de leurs tissus florentins[54], livrant le témoignage de relations d'affaires tissés avec ces derniers.

C'est néanmoins au sujet de la compagnie Datini que la documentation abonde. La compagnie Datini était un agrégat de compagnies indépendantes dans lesquelles Francesco Datini était l'associé majoritaire, et toutes utilisaient sa marque commerciale. Il développa ses activités à Avignon dès 1363, puis à partir de 1382 il ouvrit des compagnies artisanales à Prato, et des compagnies commerciales à Pise, Florence, et Gênes, avant de s'étendre dans le bassin méditerranéen. Si de premières explorations commerciales avaient eu lieu une dizaine d'années plus tôt, ce n'est qu'en 1394 que la compagnie Datini installa véritablement une filiale dans l'île de Majorque, prenant vraisemblablement la place qui fut autrefois celle des Lorini. À son arrivée dans l'île, Ambrogio di Rocchi, le premier employé de la compagnie à Majorque, se vit confier par Antonio Lorini la gestion de ses magasins majorquins, certainement situés près des quais, et de ses biens restés sur place[55]. Les premières opérations commerciales, montées par Luca del Sera et Ambrogio di Rocchi, furent effectuées au nom de la compagnie de Gênes. Ce n'est qu'en 1396 qu'une compagnie Datini dite de Catalogne, avec un siège à Barcelone, une filiale à Valence et une autre à Majorque, prit son envol à travers l'ouverture de comptabilités indépendantes. Ambrogio di Rocchi décéda en juin 1396, trois mois après l'arrivée dans l'île de Cristofano di Bartolo qui prit la direction de la nouvelle filiale de la compagnie. À cette date, l'entreprise avait déjà une solide réputation[56].

Il s'agissait alors de la seule compagnie d'affaires florentine présente dans la plus grande des Iles Baléares. L'entreprise effectuait des opérations commerciales pour son propre compte, pour celui des autres filiales de l'entreprise Datini, mais également pour un nombre très important d'entreprises florentines implantées ailleurs en Europe continentale. À la différence des grandes sociétés du XIII[e] siècle et du

---

[53] ASPo, D 1008, 518597, lettre Majorque-Valence, comp. Antonio di Filippo Lorini à Luca del Sera, 13/08/1391 : *« Avrette sentito il disbarato autta i(n) q(ue)sta tera e' giudey, diché ogni merchatantia ci si farà di meno. E p(er) q(ue)sto pensiamo che vostri pani staro(no) uno pezo anzi finire si posino e p(e)rò, se costì vedesy voy da spacia(r)lli la ½ o tutti gli vi potremo man(dare). E i(n) q(ue)sto mezo se e' (cri)stiani meterano niuna fusta p(er) di là, ne faremo nostra posa di farne fine : e così tieni a cierto [...] Il fatto de' giudey scrivo compiutame[n]tte a Ghoro e Berardo e p(e)rò fattello legiere e vedraiy la cosa chome è itta »*. Voir également *Ibid.*, 421577, lettre Barcelone-Valence, comp. Filippo di Lorino à Luca del Sera, 05/08/1391 : l'auteur mentionne les pogroms de Barcelone et les conversions forcées. Le patron de navire florentin Felice del Pace mentionne également ces troubles : *Ibid.*, 421542, lettre Cuenca-Valence, Felice del Pace à Luca del Sera, 08/08/1391.

[54] ASPo, D 666, 106988, lettre Majorque-Florence, Antonio di Filippo Lorini à Francesco Datini et Stoldo di Lorenzo, 23/05/1392 : *« Per li tenpi passati sogl[i]ono avere q(u)i pan(n)i di Firenze buono spacio ; e ora, p(er) q(ue)ste divisioni stateci, ci s'è fatto e fa molto pocho. E' giudei facieano gra(n) fatti e, di poi che furono rubati e fatti (cristia)ni, tutti se ne sono andati a pocho a pocho, ma 4 chonpagnie di (crist)iani àn(n)o chominciati a fare in Barberia »*.

[55] ASPo, D 886, 113469, lettre Majorque-Barcelone, Ambrogio di Rocchi à comp. Filippo di Lorino, 02/08/1395.

[56] ASPo, D 706, 510503, lettre Valence-Florence, Luca del Sera à Francesco Datini, 15/05/1398.

début du XIV[e] siècle, qui firent massivement faillite autour des années 1340, les compagnies florentines autour de 1400 ne cherchaient pas à contrôler l'intégralité de l'espace commercial avec des filiales placées aux nœuds des principaux courants. Il s'agissait davantage de s'enraciner localement et de commercer ailleurs par le biais de correspondants la plupart du temps issus d'autres compagnies florentines. La compagnie Datini de Majorque était ainsi la référence dans l'espace baléare.

Elle comptait en moyenne quatre personnes employées de manière fixe à l'année. Seul le directeur était associé et avait investi du capital dans l'entreprise ; les autres étaient des facteurs salariés. Liées à des déplacements d'affaires, quelques lettres furent expédiées de différents lieux de l'île, comme Alcudia, Andratx, Inca ou Manacor. Toutefois le centre névralgique de l'entreprise était situé dans la ville de Ciutat ; la *bottega* Datini se trouvait très certainement dans le quartier de Santa Cruz. Les premières recherches des facteurs de la compagnie permirent de trouver en juillet 1395 une maison et une boutique attenante, dont ils purent disposer en septembre de la même année[57]. Cet ensemble, autrefois occupé par d'autres marchands, était situé près de la « loggia », laissant certainement supposer une proximité du consulat de la mer puisque la *Llotja dels Mercaders* (*Sa Llotja*) ne fut construite qu'à partir des années 1420. Toutefois son occupation par des tailleurs du roi lors de la présence à Majorque de Jean Ier d'Aragon leur fit renoncer à ce projet. En mars 1396 une nouvelle maison fut louée en face de la précédente[58]. En 1409, Niccolò Manzuoli, directeur de la filiale majorquine, fit l'achat d'une maison composée de deux boutiques et d'un étage pour un montant de 65 réaux[59]. C'est au sein de leur boutique que les agents de la

[57] ASPo, Datini 886, 12, 113461, lettre Majorque-Barcelone, Ambrogio di Rocchi à comp. Datini et Luca del Sera, 16/07/1395, f°1r°: *« Solo v'ò a dire che q(ue)sto dì ò logata la chasa dove stava Lorenzo Pedrissa, co(m)pagno che fu di Lorenzo Luchese e Arnao Baggi, fatore d'Arnao di Fiorente ; credo Lucha sappi quale io volgl[i]o dire. È destra chasa qua(n)to fare si può e gra(n)de e bella assai. E q(ue)llo p(er)ché più tosto l'ò p(r)esa fu p(er)ché ll'è, si può dire, i(n) 1/1 di logia, cioè del charieri, e i(n) buono vicinato. Chostami r(eali) 22 l'an(n)o, che meno no(n) ò potuto, e òlla loghata p(er) un' an(n)o e chomi(n)cia il tenpo chom'io v'entrerò che s(ar)à di setenbr(e), e allora arà finito il tenpo suo q(ue)llo di Bernardo Bono che v'è dentro ora. Idio vi ci dia buo(na) ventura ! Q(ue)sta chasa è chom'io vi dicho : i(n) bonisimo luogho e bonisimo vicinato chom'altra chasa ci sia, ed è be(ne) fornita di bottegha e chamere e d'ogn'altra chosa ci bixo(n)gna. Oltr'a ciò vi penso potere fare, bixo(n)gnando, una bella mostra. Miniato si tornerà co(n) noi co(n) una fante e io arò bixogno I° fanciullo ; e pagherà la 1/1 di pigione e di schotti. Parmi ave(re) fato be(ne) p(er)ò che è i(n) alchune chose potrà giovare »*

[58] ASPo, D 886, 113552, lettre Majorque-Barcelone, 05/03/1396, Simone Bellandi à comp. Datini, f°2r° : *« Perch'io ho achordato ed ò logato l'alb(er)gho d'in Gh(uil)lem Monge, a llato a Giachomino Arnuzi e p(er) fronte a q(u)ello ov'è Lorenzo Pedrissa solea stare, che vi sta hora q(ue)lla di P(er)ico(n) Vicenzo. Doue porte à, da due charieri, à 4 botteghe e I grande porticho p(er) una navata di roba assai ben fornita ; à chamere, sala e cucina e una chamera da pan(n)i, la più a pu(n)to della villa è certo e no(n) à alb(er)go in questa co(n)tornata, si atto a ogni chosa chome questa. P(er) III an(n)i l'ò auto a logare lb. cento e p(r)esto hora LX reali e la resta a capodan(n)o. A buona fermanza ch'io n'ò, ver(r)ò i(n) spende(re) meno e stare come star si debbe, e a dì XXV di q(ue)sto fo' co(n)to es(ser) mutato ».* Voir également à ce sujet B. Dini, *Una pratica di mercatura in formazione (1394-1395)*, Firenze, 1980.

[59] ASPo, D 892, 902548, lettre Majorque-Barcelone, 24/02/1409, f°1r : *« Vo'ti avisare Cristofano se ti paresse si chonp(r)asse la chasa fu d'n Toro Badal, di rinpetto a G[i]org[i]o d'Anchona mes(er) Batista Chanpanaro l'à a fare ch'è p(r)ochurato(re) di I genovese la chonp(r)o e chosterebe R. 65, e d'altra banda sarebe a paghare R. cinq(u)e l'an(n)o di censo ; e ll'à due botteghe e di sop(r)a bella sala e bella chamera, terato, e chucina, ed è i(n) luogho di mercadieri »* ; *Ibid.*, 902571, 08/05/1409, f°1v° : *« Noi*

compagnie planifiaient leurs opérations commerciales et effectuaient trois tâches essentielles : l'approvisionnement en produits venus d'Afrique et en matières premières locales, l'écoulement de la production textile florentine, et la redistribution de produits vers la Flandre et les ports méditerranéens. Le commerce des produits provenant d'Afrique septentrionale et subsaharienne était la spécialité majorquine liée à la fois à la position géographique de l'île, à son histoire, mais également à son importante population juive possédant d'étroits liens avec les juifs d'Afrique. À travers la forte émigration des juifs vers le Maghreb à partir de 1391, ces liens furent ravivés et Majorque ne cessa d'être la porte d'accès aux richesses africaines.

Les agents de Francesco Datini tentèrent des opérations commerciales directes vers le Maghreb. Etant donné qu'il n'existait pas encore de flotte florentine, il s'agissait de trouver une embarcation sur laquelle effectuer le voyage avec ses marchandises. En 1395, Luca del Sera confia à Ambrogio di Rocchi une cargaison de tissus florentins d'une valeur de 3 500 florins, à écouler à Alcudia, dans le sultanat mérinide. Au retour, il devait rapporter de la laine, de la *grana* et de l'alun. Le but final était d'établir des liaisons régulières. Mais Ambrogio ne put trouver d'embarcation et se heurta aux multiples refus des loueurs de navire. La navigation entre les côtes majorquine et africaine, notamment au Maghreb central et occidental, était aux mains de ligues de marchands majorquins qui cherchaient à monopoliser le commerce avec cette région du monde. Ces associations commerciales, accueillant des marchands majorquins chrétiens tout comme juifs, rendaient impossible à tout étranger dépourvu de moyens de navigation de mener des expéditions commerciales, notamment vers les sultanats mérinide et abdalwadide. Ils forçaient ainsi les Florentins à se servir de leur intermédiaire. Ainsi, puisqu'il était très difficile d'aller les chercher sur place, les facteurs de la filiale majorquine s'approvisionnaient en produits africains essentiellement dans l'île de Majorque. Afin d'accroître leur autonomie et de contourner une situation de monopole qu'ils subissaient, les agents de la filiale Datini de Majorque se greffèrent sur les négociants et artisans juifs et nouveaux chrétiens, bien placés pour servir les besoins de l'entreprise. Près de la moitié des intermédiaires leur ayant permis, durant quinze ans, de 1396 à 1411, de se procurer des produits africains, étaient juifs ou convertis. Ils prenaient en charge un pan entier de l'activité économique, celui de la circulation des marchandises. En terre d'Islam, le négociant juif bénéficiait d'un double avantage. Il démontrait une grande capacité à évoluer dans une société différente, et il profitait de l'existence d'un réseau de communautés juives pénétrant en profondeur les terres africaines.

---

lasc(i)a(mo) la sua chasa a 1/1 lugl[i]o e sianci achorda(ti) co(n) mes(er) Batista di q(u)ella di Torobadale che I[a] belle co(n)p(r)a R.65 s.12 1/1 […] e pagh(i)a(mo) 1'an[n]o R.5 s.6 di censo […] Volese Idio tal partito avesimo trovato 4 an[n]i fa, che franca ci sarebe ora ! ».

De fait, à l'opposé de l'image d'une communauté juive moribonde entre 1391 et 1435, les documents du fonds Datini révèlent un dynamisme important de la communauté juive et des nouveaux chrétiens, notamment dans le secteur des échanges avec l'Afrique. Ils vivaient certes au sein d'espaces cloisonnés, mais l'étendue de leurs réseaux et le pouvoir économique du milieu juif et converti de Majorque rayonnaient bien au-delà des *calls* majorquins.

Les relations des marchands florentins avec la population juive et les convertis de Majorque

La *bottega* Datini de Majorque était un lieu de rencontre où l'on entendait de multiples langues et où se fréquentaient chrétiens, juifs et nouveaux chrétiens de manière quasiment quotidienne. D'abondantes traces sont conservées dans la documentation comptable. Le fonds Datini est en effet d'une richesse et d'une importance considérable. Environ 10 000 lettres marchandes et privées et une quarantaine de registres de comptes[60] livrent des informations sur la période postérieure aux événements de 1391, pour laquelle il existe peu d'études, faute de sources, mais également en raison du flou politique, administratif et géographique autour des restes de la communauté juive de Majorque.

Par la correspondance il est possible de reconstituer des réseaux marchands opérant entre l'Afrique du Nord, la péninsule Ibérique et les Baléares. Ainsi Farag ben Muse et Magaluf Alon étaient deux juifs nord-africains, associés d'un converti de Valence, Gabriel Ballester. Ce dernier avait établi des associations commerciales avec des juifs d'Afrique du Nord dans deux des principales enclaves marchandes du Maghreb central et occidental : Oran et Honein. Farag ben Muse était à Honein et sa participation dans l'association était d'un tiers, contre deux tiers pour Gabriel Ballester. Magaluf ben Alon était spécialisé dans les trafics majorquins. Leurs lettres, destinées aux agents de la compagnie Datini, étaient rédigées en catalan et révélaient une certaine proximité. Magaluf par exemple, demandait à Cristofano di Bartolo, le directeur de la filiale, de saluer le « *senyor En Nicolau* », c'est-à-dire Niccolò di Giovanni Mazzuoli, un facteur de la compagnie[61]. Les lettres des juifs et convertis sont néanmoins peu nombreuses. Les renseignements les plus importants figurent à l'intérieur des courriers échangés entre les différents agents de la compagnie Datini, mentionnant les activités et les opérations menées par les marchands juifs et convertis en contact avec la compagnie.

La documentation comptable représente le deuxième type de sources livrées par l'entreprise Datini. Riche d'une quarantaine de registres, elle contient des livres d'écritures préparatoires, et d'autres d'écritures de

[60] Le fonds Datini des archives de Prato contient environ 600 registres de comptes et près de 150 000 lettres commerciales et privées, intégralement numérisées et disponibles sur le site des archives de Prato http://datini.archiviodistato.prato.it.
[61] ASPo, D 1072, 801516, lettre Honein-Majorque, Magaluf ben Alon à Cristofano di Bartolo, 1402.

synthèse. Un système de renvois internes permettait de circuler à l'intérieur des différents registres. Le croisement des données permet d'obtenir des informations sur la religion des intermédiaires quand il ne s'agissait pas de vieux chrétiens (*giudeo* ou *ebreo, converso* ou *nuovo cristiano*), sur l'occupation professionnelle, l'association commerciale avec un autre marchand, également sur les liens familiaux. On peut y déceler une origine nord-africaine, ou identifier un quartier d'habitation quand il s'agissait de Ciutat. Le plus difficile est de connaître l'origine des marchands juifs : marchand maghrébin, marchand de Majorque ayant fui au Maghreb, marchand de Majorque étant resté à Ciutat ? Il est également difficile de ne pas mélanger les convertis, car beaucoup possédaient le même nom. En effet, les conversions avaient été réalisées sous le patronage de familles nobles de Ciutat. Beaucoup de juifs prirent par exemple le nom chrétien du gouverneur de Majorque Francisco Garriga. Grâce aux travaux de José Maria Quadrado, nous avons une liste de 111 convertis lors des émeutes de 1391, qu'il a complétée par celle des déclarations de biens possédés à l'intérieur du *call*. Il est fait référence au nom juif, puis au nom chrétien, en plus du bien possédé dans le *call* et de son statut (occupé ou bien loué). Il en est ainsi pour le cartographe Jafudà Cresques qui prit le nom de Jaume Ribes lors de sa conversion suite aux pogroms de 1391, dont la famille possédait une maison avec jardin située près de la *Porta del Temple* dans le quartier juif de la ville[62].

Un certain type de registre comptable permet d'observer l'interaction quotidienne entre les différentes communautés. Dits de *denari contanti*, ces livres étaient destinés à recueillir le témoignage de remise en mains propres d'argent comptant. Ils contiennent des entrées en caractères hébraïques écrites de la main du client ou de l'associé, juif ou converti. Ces documents avaient une valeur juridique des deux côtés : le témoignage, à travers l'écriture personnelle, pouvait servir de preuve devant un tribunal. Mais surtout, ces écrits documentent la présence d'individus de religions différentes dans la boutique d'un marchand chrétien, penchés ensemble au-dessus de l'écritoire, ceci dans le contexte très particulier de Majorque, depuis les massacres et les conversions forcées de 1391, avec la politique antijuive qui suivit, et jusqu'à la conversion complète des restes de la communauté juive en 1435. Ils permettent ainsi de percevoir l'étroitesse des rapports entre les groupes juifs et florentins, en dépit d'une ségrégation physique et spatiale de plus en plus forte, et de la multiplication des mesures visant à prohiber toute relation sociale entre juifs et chrétiens.

Quasiment chaque page de ces registres porte des écritures en caractères hébraïques. Ces écritures contiennent de l'hébreu, de l'arabe et du catalan. Elles sont résumées en-dessous en toscan, par la main d'un

[62] QUADRADO, *La judería…*, *op. cit.*, p. 87 : *« Jaffuda cresques. Jacobus Ribes. Magnum hospitium versus portam del Temple, cujus hortus cum pariete ipsius domus confrontat. Habitare vel locare ».*

facteur de la compagnie. Ceci permet de supposer que certains marchands florentins étaient capables de comprendre ou du moins de contrôler de telles écritures, résultat d'une fréquentation assidue du milieu juif et nouveau chrétien local. Ces documents mettent aussi à jour la boutique du négociant florentin en tant que lieu de sociabilité, car le livre de compte ne quittait jamais la *bottega*, sauf en cas de mise sous scellés.

Enfin, ces documents attestent du fait que le choix d'accorder sa confiance à un partenaire ne découlait pas de l'appartenance communautaire. Le commerce et surtout la poursuite commune du profit étaient les moyens d'interaction entre ces marchands florentins et les minorités juive et convertie. Dans cette relation commerciale chacun trouvait son propre intérêt. Pour ces minorités, coopérer avec les marchands florentins était économiquement intéressant, car les Florentins brassaient de phénoménales quantités de marchandises africaines sur lesquelles les négociants juifs et convertis prenaient des frais de commission. Du côté des marchands florentins, le bénéfice de telles collaborations n'est plus à établir. Les membres de la compagnie Datini s'appuyaient sur des réseaux reliant Majorque et le Maghreb à travers les familles de marchands juifs. Le rôle des communautés locales de marchands dans l'économie internationale, et plus particulièrement de la diaspora juive, doit être amplement souligné. La confiance était en outre entretenue par des rapports quasiment quotidiens à Ciutat, et par la pratique du cadeau, vu comme un moyen stratégique d'obtenir des faveurs et de développer des alliances[63]. Ainsi Farag ben Muse plaça sur une barque se rendant à Valence des *fidéus* et quatre faucons à apporter à Luca del Sera. Et malgré la foi différente des divers acteurs, il est possible de mettre en lumière leur référence à une échelle de valeurs communes : valeurs morales (confiance accordée à la parole, réputation…) ou valeurs davantage commerciales (qualité du produit, montant du prix…). Ce sont ces rapports de confiance qui permettaient aux agents de la compagnie Datini d'envisager des expéditions commerciales parfois très lointaines, en se reposant uniquement sur les juifs et convertis, jusqu'en Afrique subsaharienne.

Le vocabulaire qu'ils utilisaient parfois dans leurs lettres témoigne de relations de confiance, et même de liens plus étroits. Ce vocabulaire était parfois identique à celui utilisé pour parler d'autres marchands latins. L'*amicitia*, *amistà*, ou encore *amore*, dans le langage florentin de l'époque, évoquait une forme d'association où les deux parties s'engageaient à se soutenir et à s'assister. Il s'agissait d'un lien moralement contraignant, construit volontairement entre deux individus, créant des obligations, où l'intérêt et l'affection étaient tous deux impliqués. C'est ainsi sous le terme d'*amici* que Cristofano di Bartolo, alors directeur de la compagnie Datini de Majorque, évoque en 1403 les

[63] Voir à ce sujet J.T. LANDA, *Trust, Ethnicity, and Identity. Beyond the New Institutional Economics of Ethnic Trading Networks, Contract Law, and Gift-Exchange*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994.

marchands juifs Hahim Sussen et Balaix Feraig : *« no(n) si vogl[i]ono obrighare gl'amici, c[i]oè Aimi e Balac[i]o*[64] *».*

* * *

L'espace de la ville de Ciutat vers 1400, d'après les documents officiels émanant des pouvoirs politiques, juridiques et religieux, se révélait composé de barrières voulues comme hermétiques, afin de bien séparer la population chrétienne de la population juive qui connaissait alors de grands bouleversements. L'histoire des relations entre chrétiens et juifs est souvent saisie à travers les temps de persécutions, de ségrégation, d'expulsions et de conversions forcées. Or si l'on s'attache aux écrits de la pratique commerciale, une autre réalité apparaît, révélant des liens commerciaux stables et fréquents. La documentation Datini remet par exemple en question l'application des normes religieuses et politiques qui contraignaient, en théorie, les relations entre chrétiens et juifs. Les pratiques économiques participaient ainsi de la déconstruction de normes juridiques établies, sans valeur téléologique de la part de marchands motivés par leur propre intérêt économique. Les juifs pouvaient se mouvoir dans l'espace urbain et se rendre dans la *bottega* du marchand chrétien, certainement située de l'autre côté de la ville. La population, malgré les tensions, vivait ensemble et était bien plus mélangée que ne le laissent supposer les écrits officiels. La ségrégation spatiale désirée par les autorités ne se traduisait pas dans les faits, du moins pas immédiatement. Tous les acteurs de la société avaient certainement conscience d'une norme globale, mais tous se l'appropriaient. Depuis des siècles Ciutat présentait un visage composite et les mentalités étaient certainement habituées à cette mixité. L'agression de 1391 était en effet venue de l'extérieur des murs de la ville.

Peut-on évoquer Ciutat comme « ville cosmopolite » ? Dynamique sur le plan économique, son port majeur, celui de Portopí, s'affirmait en tant que port international de transit où se rencontraient hommes et marchandises des deux rives de la Méditerranée et des côtes atlantiques, européennes, puis africaines. Son rôle de carrefour facilitait la constitution d'une société particulière. L'île favorisait la constitution de flux marchands et attirait des acteurs nombreux et divers, chrétiens ou non, résidant dans le port et la ville principale de manière temporaire ou pour de longs séjours, et parfois regroupés en « nations ». Ciutat était de fait un espace urbain ouvert sur le monde, associant différents groupes communautaires et offrant un paysage social et culturel différencié. Cette terre de rencontres faisait de Ciutat une ville multiculturelle, une ville multiconfessionnelle (avec une majorité chrétienne et des minorités juive

[64] ASPo, D 668, 409993, lettre Majorque-Florence, comp. Datini et Cristofano di Bartolo à comp. Datini et Stoldo di Lorenzo, 07/07/1403, f°2r°.

et musulmane) et une ville multilingue (on y entendait le catalan, l'arabe, l'hébreu, le toscan, le vénitien, le flamand, le castillan et certainement de nombreuses autres langues). La diversité communautaire y était renforcée lors des des émeutes, comme en 1391. Il y avait alors une rupture avec son urbanité plurielle.

Cependant, le seul fait d'y trouver une multiplicité de communautés ne fait pas mécaniquement du lieu un espace cosmopolite, abaissant les barrières communautaires. On pourrait ainsi évoquer, en suivant notamment les travaux de Francesca Trivellato[65], un « cosmopolitisme communautaire », où il ne s'agissait pas de fusionner dans un idéal universel, mais de communiquer au nom des intérêts économiques. De fait l'existence de relations économiques soutenues entre différentes groupes ethniques et confessionnels ne dissolvait pas pour autant les frontières sociales et culturelles, ni les préjugés existants entre les différents groupes.

Mais dans ce « cosmopolitisme d'intérêts commerciaux », la relation se limitait-elle vraiment à la sphère économique ? Ces rencontres interreligieuses étaient le résultat d'un contexte politique et économique permettant la circulation d'importants flux de marchandises, mais également de connaissances. C'est au contact des juifs nord-africains que les agents de la compagnie Datini percevaient un espace africain dans lequel ils ne mirent physiquement jamais les pieds. Ciutat était de fait une interface économique et une interface culturelle, un lieu d'échanges et de transferts de connaissances.

[65] *The Familiarity of Strangers. The Sephardic Diaspora, Livorno, and Cross-Cultural Trade in the Early Modern Period*, New Haven, Yale University Press, 2009.